

n'en renferment pas moins la pourriture et les vers."

Ce mot de bohème rappelle un nom et une histoire. Cénom, c'est celui de M. Henri Murger ; son histoire, c'est le drame de sa vie. " Ah ! la bohème, ce n'est pas toujours gai, nous dit-il ; les bohémiens cavalcadent, il est vrai, sur les plus ruineuses fantaisies, buvant des meilleurs et des plus vieux, et ne trouvant jamais assez de fenêtres par où jeter leur argent. Puis, quand le dernier écu est mort et enterré, ils recommencent à dîner à la table d'hôte du hasard, où leur convert est toujours mis, et, précédés d'une meute de ruses, braconnant dans toutes les industries qui se rattachent à l'art, ils chassent du matin au soir cet animal féroce qu'on appelle la pièce de cent sous." Oui, il l'a chassé souvent et l'animal féroce l'a dévoré. Comme son ami Jacques et Mimi expirant à la fleur de l'âge, Murger, âgé de vingt-sept ans, mourut à l'hôpital. " La bohème, disait-il à M. About, est une maladie, et j'en meurs."

Ajoutons à la liste de ces livres qui ont fait époque et scandale, la *Fanny* de M. Ernest Feydeau. " Nul livre ne permet de mesurer d'une manière plus exacte la décadence de la morale publique dans la société française. *Fanny* est un livre où il n'y a pas un mot pour l'âme, pas un mot qui parte du cœur et qui aille au cœur... " On allègue en sa faveur le dénouement : ce jeune fou qui, aigri par un

malheur criminel, se prépare dans la solitude à un suicide. En vérité, cet ouvrage est bien mauvais puisqu'un suicide prémédité en est la page la plus belle et la plus morale.

*Fanny* vaut-elle mieux que *Salammbô* et *Madame Bovary* de M. Gustave Flaubert ? Nous l'ignorons. Ce sont les œuvres d'une même école réaliste. Sous prétexte de vérité, cette école commence par enlever l'âme ; puis elle dissèque minutieusement chacune des fibres de l'animal. Elle vous dit que " la sensibilité n'est qu'un sensualisme raffiné ; l'affection, un attrait physique ; la bonté, le résultat de la faiblesse et de la bêtise ; le génie, le trop-plein des sensations." Sous prétexte de réalité, ses personnages sont tout plus hideux les uns que les autres. Une femme corrompue, épouse d'un homme vulgaire, entourée d'un charlatan, d'un usurier, d'un vicillard débauché, d'une voleuse, de dévots " cossus, bourrus, obtus," d'un prêtre malpropre, d'une femme de chambre effrontée et d'un aubergiste cupide : voilà quels seront les portraits de *Madame Bovary*. Est-ce réel, et la société moderne, avec ses défauts et ses caractères avilis, ne renferme-t-elle pas aussi des vertus et des gloires ? Nous ne nous donnerions pas la peine de poser une pareille question, si les nombreux lecteurs de ces tristes ouvrages ne nous en laissaient le droit.

Non, l'homme qui a une con-